

TD 02 : « LES FRANÇAIS N'ONT PAS BESOIN DE TOUT SAVOIR ».

Objectifs:

1. Connaître les personnages en présence dans un récit
2. Connaître les différences culturelles entre les Algériens et les Français
3. Distinguer les stéréotypes imaginés par la narratrice et la réalité

Activité :

Lisez attentivement cet extrait du roman puis répondez aux questions suivantes :

1. Qui est la narratrice du récit ?
2. Quels sont les personnages en présence dans cet extrait ?
3. Relevez les différences culturelles entre les Algériens et les Français. Que remarquez-vous ?
4. A quoi font référence ces deux passages dans cet extrait : « *La ville blanche, la petite maison, la mer, la montagne, le vieil homme, le dromadaire* » / « *Mes collègues sont émus. Ils regrettent de ne pas connaître Alger, la blanche, l'éternelle, l'absolue, celle de Camus.* »
5. « En vérité, on n'a pas le droit d'aller sur le dromadaire mais je mens à mes collègues ». Quels sont les passages du texte qui montrent ce décalage entre la réalité et le mensonge ?
6. Pourquoi « *Les Français n'ont pas besoin de tout savoir.* » ?

« *Les français n'ont pas besoin de tout savoir* »

Au travail, tout le monde a compris que je demande des jours de congé pour assister aux fiançailles de ma petite sœur. Ils étaient très contents pour moi alors j'ai bien insisté : *Moi je ne me marie pas, c'est ma petite sœur, cette folle, ha ha ha.*

Je travaille pour une maison d'édition qui publie essentiellement des magazines pour enfants. Nous pouvons compter sur la fidélité de nos jeunes lecteurs que nous aimons imaginer comme d'adorables bambins blonds aux mains propres, aux yeux pétillants et avides de connaissances.

[...] Nous dominons un marché en forte expansion dans un pays où les enfants de moins de douze ans savent lire, commenter, critiquer, détester et utiliser la carte de crédit de leurs parents.

Je suis loin d'Alger, de ma sœur, de ma mère, d'Amina, du monde qui a longtemps été le mien.

Mes collègues sont des trentenaires surdiplômés. Ils disent voter à gauche, ne croient pas en Dieu, hydratent religieusement leur visage et cachent de féroces ambitions professionnelles. Ils rêvent d'une vie radicalement différente : quitter Paris, s'installer dans un petit village en Provence, y acheter un lopin de terre, cultiver leurs propres légumes pour manger bio et écrire un livre sur un anonyme au grand cœur. Ils pourraient alors enfin profiter de la vie, avoir du temps libre, ne plus prendre de transports en commun, ne plus payer de loyers exorbitants, ne plus écouter la radio, ne plus savoir ce que devient le monde. Abandonner le présent. Ça les prend comme ça, ces petits instants où ils tentent de se convaincre que ce n'est pas trop tard. Comme si moi, j'étais soudainement prise d'un élan nostalgique tellement puissant que je me mettais à fantasmer sur une nouvelle vie en Kabylie, où j'occuperais mon temps entre l'élevage d'un troupeau de brebis, la préparation de plats à base d'huile d'olive et la confection de robes multicolores. Il

m'arrive de le prétendre mais je ne le ferai jamais. L'ascension sociale va de la campagne à la ville, de l'air frais à la pollution, du vélo au tramway. La construction du métro, à Alger, a été un enjeu politique, social, culturel, familial, économique et religieux. Il représente ce vers quoi nous tendons : nous éloigner le plus vite et le plus loin possible.

Pour faire plaisir à mes collègues français, je *me* prête quand même au jeu. Je décris la ville blanche tout en relief et en douceur, construite sur des collines. Je remonte loin, très loin dans mes souvenirs. [...] Des années plus tard, je raconte aux Français ces histoires de l'enfance. Je remonte jusqu'à cette petite maison au bord de la mer et je sais qu'elle est toujours là, même si je n'y suis jamais retournée car depuis, il s'est passé tant de choses en Algérie. Cela, je ne le dis pas aux Français. On ne peut pas tout confier aux étrangers. Je continue à rêvasser. Je les emmène là où ils n'iront pas pour de vrai.

La mer borde une étrange petite montagne où se tient chaque jeudi un vieil homme, la tête couverte d'un chèche orange, accompagné d'un dromadaire squelettique. Trente dinars la balade à dos de dromadaire en montagne. Le vieil homme, lui, n'est plus là, j'en suis certaine. Les personnes comme lui ont disparu.

La ville blanche, la petite maison, la mer, la montagne, le vieil homme, le dromadaire. Le soleil tape fort surtout le premier jour. Ma mère hurle qu'il faut s'enduire le dos d'huile d'olive pour ne pas brûler. Papa hausse les épaules, nous laisse aller à la plage. On court comme des sauvages ma petite sœur et moi. Parfois, il y a aussi Amina et elle court aussi comme une sauvage. On se baigne. On boit la tasse. Le sel laisse de longues traînées blanches sur notre peau. Nos cheveux prennent des reflets plus clairs et nous nous proclamons blondes avec un frisson d'excitation. Femmes voilées et femmes en bikini nagent ensemble. On les regarde. Les premières parce que l'eau alourdit leurs voiles et qu'elles semblent s'enfoncer dans le sable. Les secondes parce qu'elles nous fascinent. [...]

En vérité, on n'a pas le droit d'aller sur le dromadaire mais je mens à mes collègues, je décris ma balade face à la mer. J'ajoute de la poésie alors que ce n'est pas nécessaire. Le coucher du soleil, au loin, suffit. Mes collègues sont émus. Ils regrettent de ne pas connaître Alger, la blanche, l'éternelle, l'absolue, celle de Camus. Je me tais. Je ne raconte pas que les traînées blanches resteront longtemps sur notre corps parce qu'il n'y a pas d'eau au robinet dans la petite maison. J'oublie maman qui crie à deux heures du matin : *L'eau est là ! L'eau est là ! J'entends les voisins remplir les bidons. L'eau arrive. Il faut réveiller les filles.* Mes parents remplissent les récipients, les bouteilles, les casseroles, les jerricans et nous jettent à moitié endormies sous la douche. On somnole.

Les Français n'ont pas besoin de tout savoir.

Kaouther ADIMI, extrait du roman intitulé : « Des pierres dans ma poche », Editions Barzakh, Alger, 2015, pp 30-35